

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 20

Rubrik: La fête de Hellerau

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le 13, vers six heures du matin, M. Massenet fut agité d'un long frisson et perdit connaissance. Malgré les soins empressés qui lui furent prodigues, il expira un quart d'heure après.

Mme Massenet qui se trouvait encore au château d'Egreville fut prévenue télégraphiquement. Elle est arrivée dans la matinée rue de Vaugirard.

Jules-Emile-Frédéric Massenet était né à Montaud (Loire), le 12 mai 1842. En même temps qu'il accomplissait ses études classiques au Lycée Saint-Louis, il suivait dès 1851, les cours du Conservatoire, où il eut pour maîtres : Laurent, Reber, Savard, Ambroise Thomas. Il obtint en 1859, le premier prix de piano ; en 1863, le premier prix de fugue et le grand prix de Rome, avec une cantate intitulée *David Rizzio*.

Après des débuts difficiles, Massenet finit par trouver le succès, en 1877, avec le *Roi de Lahore*, opéra en 5 actes, qui fut monté à l'Opéra. A partir de ce moment, toutes ses productions furent bien accueillies par le public, et les opéras qu'il donna successivement : *Hérodiade*, 1881 ; *Manon*, 1884 ; *Le Cid*, 1885 ; *Esclarmonde*, 1889 ; *Le Mage*, 1891 ; *Le Carillon*, ballet, 1892 ; *Werther*, 1893 ; *Thaïs*, 1894 ; *Le Portrait de Manon*, 1894 ; *La Navarraise*, 1894 ; *Sapho*, 1897 ; *Cendrillon*, 1899 ; *Grisélidis*, 1901 ; *Chérubin* ; *Le Jongleur de Notre-Dame*, obtinrent tous un éclatant succès.

Dans ses dernières années, il donna *Ariane*, 1906 ; *Thérèse*, 1907 ; *Bacchus*, 1909 ; *Don Quichotte*, 1910 ; *Roma* 1912.

Il a en outre composé pour la scène les œuvres suivantes qui n'ont pas encore été jouées : *Panurge*, trois actes ; *Cléopâtre*, cinq actes ; *Amadis* quatre actes.

M. Massenet fut nommé professeur de composition au Conservatoire, en 1878 et élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, le 30 novembre de la même année. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1900.

Chacun sait l'influence énorme que M. Massenet a exercée sur les jeunes musiciens de la génération suivante. Nous essaierons un jour de la caractériser et d'assigner au grand disparu la place qui lui revient dans l'histoire de la musique à la fin du XIX^e siècle.



LA FÊTE DE HELLERAU

Par ces jours de juin Dresde est enveloppé d'une chaude brume d'été : elle teint tout en gris et repose notre œil habitué aux frondaisons puissamment vertes de notre pays. Un vent chaud fait onduler les blés et, des hauteurs de Hellerau, le paysage ondule aussi jusqu'à l'horizon, qui se perd dans le mauve du couchant.

Dominant la « Cité Jardins » se dresse l'institut Jaques-Dalcroze. La nudité de son architecture, la sécheresse de ses lignes, étonnent de prime abord notre œil latin.

Il y a, toutefois, quelque chose de grand et d'harmonieux dans l'étagement de ces constructions surajoutées, et surtout dans la façade, dont le fronton aigu est soutenu par des colonnes carrées, très hautes, d'une raideur mathématique inex-

rable. Partout le signe du rythme : la virgule symbolique, encerclée d'un rond. La salle, à la fois local d'exercices et de spectacles, grande, de forme oblongue, est entièrement tapissée, plafond et parois, d'immenses stores de toile blanche cirée ; un linoléum mastic couvre le sol. Point de scène.

Des praticables interchangeables et très ingénieux, pouvant former escaliers, pylônes, passages, sont les seuls accessoires. Vous êtes étonné de prime abord du peu d'apprêt « théâtral ». Mais, au fait, vous n'êtes point convié à assister à un spectacle, mais à une fête scolaire, et c'est dans cet état d'esprit que vous devez rester pour ne pas être choqué de certaines insuffisances.

Au dehors le jour baisse, le vent s'apaise. Vous entrez. La salle est plongée dans la pénombre ; soudain elle se trouve comme inondée de la blonde lumière du soleil : le plafond, les murs translucides s'éclairent ; rien de comparable à l'effet produit par ce jour diffus qu'un régisseur attentif et musicien règle au gré des besoins, éclairant tantôt une paroi, tantôt une partie du plafond ou le tout à la fois.

Mais voici notre ami Jaques-Dalcroze qui se met au piano et qui, sous les yeux curieux, quelquefois un peu étonnés des nombreuses « Excellenz » accourues de tous les côtés de l'Allemagne, plaque quelques accords préliminaires : la longue théorie des rythmiciennes, en maillot violacé, accentuant la cadence de leurs pieds nus sur le sol clair, entre dans l'arène. Ce sont d'abord les exercices rythmiques que tous les Genevois connaissent, mais qui d'année en année, avec la méthode devenue plus fixe, ont acquis une ampleur, une perfection que nul n'aurait soupçonnées au début.

Cette perfection est surtout saisissante dans les « Groupements rythmés », sorte de gymnastique d'ensemble réglée par la musique ; elle atteint sa forme la plus parfaite dans ces notations gesticulées des sons, véritable expression figurée des combinaisons harmoniques, qui permettent des effets d'une fatalité géométrique extraordinaire.

Puis viennent les réalisations plastiques et dramatiques à proprement parler. Toutes sont empreintes de l'originalité spécifique des créations de Jacques ; mais elles sont plus inégales de sentiment et de rendu.

Les titres de quelques-unes d'entre elles sont suffisamment suggestifs : *Où est le bonheur ?* pénible recherche dans la pénombre, lueurs hésitantes qui s'effacent à l'approche de mains tendues. *Elan vers la lumière*, des centaines de corps juvéniles, des multitudes de bras ardents s'élancent vers l'idéal ; *Erynnies*, fuite éperdue d'Oreste poursuivi de gradins en gradins jusqu'à l'impasse finale.

Toutes ces compositions, strictement moulées sur les mouvements musicaux, sont parmi les plus belles.

On peut leur ajouter des figurations plastiques de musique classique, comme cette fugue en do mineur de J.-S. Bach bien connue, dont le prélude appelle une inspiration languissante et qui finit par la découverte du thème, bientôt suivi de la fugue cadencée avec l'entrelacement des groupes, suivant l'ordre rigoureux de la sortie et de l'entrée des voix. Plus compliquée de structure, mais grandiose par le nombre des participants est la fugue en mi mineur, avec choral, de Mendelssohn ; là toutes les ressources des groupements, des reprises, des dominantes vocales sont jalousement exprimées avec un dessin d'une vigueur impeccable.

Nos élèves genevoises, toutes présentes au Schulfest, ont préparé la *Cathédrale* de Debussy. Elles ont été à la hauteur de l'esprit latin sobre et affiné, avec le bel édifice qui se construit lentement, vibre dans la lumière et s'éteint dans la pénombre de l'anéantissement.

Enfin viennent des compositions plus « théâtrales », si on peut appliquer ce terme à ces créations schématiques qui expriment bien plus l'âme des choses que

leur enveloppe matérielle. Ceux du Cercle des arts et des lettres ne reconnaîtraient plus guère l'*Echo et Narcisse* de notre compatriote H. Couteau, singulièrement amplifié et surtout si bellement rendu par ses deux interprètes.

Mais le chef-d'œuvre d'exécution, celui qui a soulevé l'unanimité enthousiasme, a été la scène de Gluck, où Orphée descend aux enfers, scène si difficile à réaliser qu'on en supprime d'habitude une partie au théâtre.

Imaginez la salle translucide. Un grand mur barre le fond et descend en gradins obliques jusqu'à un immense escalier qui occupe toute la scène; il est surchargé d'êtres humains affaissés. Au premier accord de la *Danse des Furies*, la colère les saisit; frères ennemis, ils combattent une lutte intestine et stérile. Mais déjà deux groupes sont préformés: les sacrifiés et les combatifs. C'est dans la lutte de ces deux groupes que se concentre l'intérêt psychologique intense de cette réalisation. On ne saurait entrer dans le détail des méandres du combat, qui s'achève par la victoire des faibles, grâce à la voix enchanteresse venue d'en-haut avec la lyre d'Orphée; mais ce qu'on peut dire, c'est que l'intérêt, l'émotion ne vous quittent jamais et vont grandissant jusqu'au moment où des centaines de mains tendues et pacifiées conduisent le poète vers l'entrée du gouffre. De toutes les réalisations que nous connaissons, c'est celle qui nous a paru la plus démonstrative de la souplesse d'adaption des idées de Jaques-Dalcroze à ce qui souvent est si banal et maladroit.

* * *

Quelle conclusion tirer maintenant de ce que nous avons vu?

L'essentiel est que la méthode dalcroziennne vit, progresse, prospère; elle suscite de jour en jour des enthousiasmes nouveaux et le public cultivé universel en admire le côté musical et pédagogique. Grâce à l'abnégation des organisateurs de l'Institut, les frères Wolf et Harald Dohrn, le côté matériel a été établi. Un grand effort a été fait cette dernière année pour donner à l'Ecole un cadre approprié: le peintre A. Salzmann, s'inspirant des idées de notre compatriote Ad. Appia, a réussi à mettre sur pied la partie technique si difficile de l'entreprise.

Reste l'âme de l'œuvre: notre ami Jaques-Dalcroze lui-même. De lui dépend l'avenir. Se tiendra-t-il fermement sur les bases qui font l'essence de son talent: le sens aigu des nécessités de l'enseignement, la création musicale, la vision si nette des agencements plastiques? Ou bien se lancera-t-il dans des combinaisons plus naturalistes, empruntera-t-il les accessoires, la couleur, les illusions, le romantisme scéniques? Nous ne le savons pas.

Mais ce que nous avons admiré à Hellerau en fait de pures réalisations rythmées ouvre un champ tellement vaste dans ce seul domaine que nous lui souhaitons la première alternative.¹

Dr L. W. B.

¹ N'ayant pu assister à la fête de Hellerau, nous empruntons au *Journal de Genève* cet article du Dr L. W. B., l'un des meilleurs qui aient paru sur ce sujet. Réd.

